

RIEF

Revue italienne d'études françaises

Littérature, langue, culture

7 | 2017

Figures littéraires de la haine

Discours de l'action, discours de l'expérience chez Paul Ricœur et Roland Barthes

Raffaello Rossi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/1591>

DOI : 10.4000/rief.1591

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Raffaello Rossi, « Discours de l'action, discours de l'expérience chez Paul Ricœur et Roland Barthes », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 7 | 2017, mis en ligne le 15 novembre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/1591> ; DOI : 10.4000/rief.1591

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Discours de l'action, discours de l'expérience chez Paul Ricœur et Roland Barthes

Raffaello Rossi

- 1 Voulant définir l'objectif des recherches conduites entre les années 1960 et 1970, Paul Ricœur s'y réfère comme à des « tentatives pour faire du champ pratique, et en général de l'agir humain, le lieu privilégié de la dialectique entre expliquer et comprendre »¹. La formulation de cette dialectique surgissait de la nécessité de répondre à deux objections à la démarche philosophique traditionnelle, venant du champ des sciences humaines en voie d'affirmation : la « contestation de la psychanalyse », que Ricœur qualifie d'« anti-phénoménologie » où « l'explication commence par une suspension générale des propriétés de la conscience »², et « la contestation du "structuralisme" »³, en tant que science du langage. Dans la mesure où cette dernière objection met en discussion le rôle du sujet et le primat ontologique du référent, Ricœur considère de plus en plus nécessaire une reformulation radicale de la démarche herméneutique : comme le suggère Johann Michel, « au lieu de partir directement des structures du comprendre au plan ontologique, comme le propose M. Heidegger, Ricœur préfère prendre le long détour des objectivations, des modes dérivés du comprendre pour atteindre dans un second temps le sol ontologique »⁴. Celui-ci est finalement abordé à travers la catégorie de l'action : « l'agir constitue, dans une philosophie de plus en plus appréhendée comme philosophie pratique, le noyau de ce qui, dans l'ontologie heideggérienne et post-heideggérienne, est appelé être-au-monde »⁵. L'action, telle qu'elle peut être apprise dans les récits, est aussi le point de rencontre de la conscience intentionnelle, du langage comme expression de l'être, et de la temporalité comme condition universelle du vivant.
- 2 De plus, dans *Temps et récit* Ricœur propose le dépassement des modèles narratologiques : la théorie du récit doit se défaire de toute logique abstraite, réduisant les trames narratives à des ensembles de fonctions neutres, ou à des « structures » impersonnelles qui ne varient pas d'un contexte à l'autre. Elles sont par contre à interpréter comme des

miroirs cognitifs de l'intelligence humaine, alternatifs et complémentaires par rapport au discours conceptuel spéculatif. Cette réintégration mutuelle entre le « discours du récit » et la conscience pratique du sujet est rendue possible par l'assimilation de la sphère empirique à l'herméneutique de l'action, fondée phénoménologiquement sur la conscience comme intention et sur le temps comme ordre téléologique. Lorsqu'il s'agit d'instaurer l'homologie entre la forme de l'événement et la structure narrative du langage, Ricœur ne tient pas compte de propositions alternatives à la sienne dans le domaine de la théorie littéraire. Il ignore particulièrement les travaux où Roland Barthes analyse la constitution linguistique de l'événement vécu, de l'identité personnelle et de la temporalité : considérant notamment la dimension affective de l'instant, la sphère émotionnelle du sujet et la corporéité, Barthes met en évidence des aspects négligés par Ricœur, révélant ainsi les limites de toute réduction de l'expérience humaine à la seule téléologie de l'action. Dans cette étude, nous nous proposons de comparer les démarches théoriques de Ricœur et de Barthes : nous focaliserons d'abord sur leurs divergences méthodologiques, pour retracer ensuite les points communs permettant de confronter leurs théories du langage ; nous les envisagerons, pour finir, sur le terrain de l'opposition dialectique entre la configuration de l'action en totalité discursive, et l'analyse des détails immédiats de l'expérience.

Un conflit dogmatique

- 3 Bien qu'ils aient fait partie de la même génération d'intellectuels, il n'y a que deux épisodes, dans les biographies de Roland Barthes et Paul Ricœur, où leurs noms sont rapprochés. Le premier, en 1960, c'est à l'occasion de la signature, à côté d'intellectuels et écrivains tels Merleau-Ponty, Jacques Le Goff et Jacques Prévert, du manifeste pacifiste « Appel à l'opinion », rédigé en opposition à l'occupation militaire du sol algérien⁶. La première et unique rencontre véritable eut lieu lors du congrès *Exégèse et herméneutique* organisé à Chantilly par l'Association catholique française pour l'étude de la Bible auquel Ricœur collaborait en qualité d'organisateur, tandis que Roland Barthes y participait avec une intervention sur « L'analyse structurale du récit à propos d'Actes X-XI ». L'article que Barthes a tiré de sa conférence a été recueilli dans le troisième volume des *Œuvres complètes*⁷, mais la transcription du débat qui suit l'intervention de Barthes, et où l'on peut lire la réaction de Ricœur, se trouve seulement dans les actes du colloque. Barthes, qui est invité comme représentant du groupe structuraliste, décrit d'abord les méthodes d'analyse des structures narratives, en en résumant l'évolution à partir des contributions fondamentales des Formalistes russes jusqu'aux travaux les plus récents de Greimas, Todorov et Genette. Il donne enfin des indications méthodologiques plus personnelles : « L'Analyse structurale du Récit (du moins telle que je la conçois) ne cherche pas à établir "le" sens du texte, [...] car elle vise à tracer ce j'appellerai le lieu géométrique, le lieu des sens, le lieu des possibles du texte »⁸. On s'aperçoit que la méthode utilisée par Barthes pour la narration biblique rappelle de près les prémisses aux analyses de *Sarrasine* de Balzac, recueillies plus tard dans *S/Z*⁹. Or, c'est justement à cette conception du sens comme corrélation plurielle que Ricœur réagit : « La méthode proposée par Roland Barthes consiste à dé-privilegier tout code, à rendre le texte neutre par rapport à tous les codes. [...] vous suspendez l'usage et vous vous livrez à une analyse ; mais alors le texte est comme en l'air »¹⁰. Au contraire, « [l]a fonction de prédication est de faire apparaître une

dominance que nous pouvons reprendre dans un autre discours, qui sera discours éthique ou discours d'une communauté. C'est ce qu'a fait l'herméneutique »¹¹.

- 4 L'objection de Ricœur porte sur les buts ultimes des actes interprétatifs, par rapport auxquels la question des hiérarchies entre les codes et les niveaux de lecture se pose de manière incontournable : « vous manquez constamment le moment synthétique de la phrase qui est la structure de prédication. Parce que la phrase minimale, ce sera toujours un certain opérateur de sens qui, en composant et non plus en divisant [...] consiste à dire quelque chose sur quelque chose »¹². Barthes, qui répond toujours de façon évasive aux objections, constate que la solution à la question du sens, du moins telle que la pose Ricœur, reste encore à trouver du côté structuraliste, mais qu'elle ne pourra jamais satisfaire les présupposés de l'école herméneutique : « votre question est déjà formulée dans un certain langage. Je peux l'assumer si je la transforme dans mon langage, mais vous n'en serez sans doute pas très satisfait »¹³.
- 5 Ce manque de dialogue est compréhensible si l'on tient compte du fait qu'à la fin des années 1960, Ricœur et Barthes sont rangés de deux côtés opposés, tenus désormais comme distincts et irréconciliables, au sein du champ socio-littéraire français, et cela bien que « la prévalence accordée au langage par des sciences humaines qui se dotent de la linguistique comme science pilote et de Saussure comme emblème est sérieusement prise en compte par Ricœur »¹⁴. Le conflit touche son point de non-retour lors de la rencontre entre Ricœur et Claude Lévi-Strauss en 1963. L'anthropologue ne cède pas aux tentatives de réconciliation du philosophe : au contraire, « Lévi-Strauss essaie d'enfermer Ricœur dans une dichotomie dans laquelle il incarnerait la défense du subjectivisme impressionniste, alors que l'anthropologie structurale exemplifierait les potentialités propres à la science »¹⁵. Ricœur réagit avec autant d'énergie : si en 1963 il proclamait que « jamais on ne pourra faire de l'herméneutique sans structuralisme »¹⁶, à la fin des années 1960 il publie une série d'articles¹⁷ dans lesquels il s'oppose fermement au « principe de clôture » des textes et des systèmes symboliques, cause primaire du désaccord avec Lévi-Strauss. Or, c'est en relation à cette polémique exacerbée en 1963 qu'il évoque encore, bien des années plus tard, la figure de Roland Barthes :

La sémiologie, professée par Roland Barthes, la sémiotique de A. J. Greimas, la critique littéraire illustrée par Gérard Genette, avaient en commun de s'attacher aux seules structures des textes à l'exclusion de l'intention présumée de leur auteur. [...] Or, ce n'était pas à titre d'herméneutique du soupçon que le structuralisme me paraissait mettre en question la notion du sujet, mais en tant qu'abstraction objectivante, par quoi le langage se trouverait réduit au fonctionnement d'un système de signes sans ancrage subjectif.¹⁸

Une proximité méconnue

- 6 C'est ainsi au nom d'un conflit dogmatique au sein du champ intellectuel, que Ricœur range Barthes du côté d'un structuralisme orthodoxe, irréconciliable avec son programme. Le jugement à la base de cette division devient cependant insoutenable à la lumière d'une connaissance plus approfondie de l'œuvre de Barthes, ainsi que de l'importance attribuée de manière posthume à la dernière décennie de sa production. En 1967, Barthes assume pleinement la dimension subjective dans le travail du critique, lorsqu'il s'agit de « se transformer en "écrivain", non point pour professer le "beau style", mais pour retrouver les problèmes brûlants de toute énonciation »¹⁹. Comme le souligne Tiphaine Samoyault, avec cet article Barthes éclaire sa position au sein du champ

structuraliste, l'envisageant comme « un terrain d'expérimentation méthodologique »²⁰, non pas comme un système rigide auquel soumettre toute démarche analytique. À partir de ce moment, on peut dire que Barthes s'éloigne de toute « abstraction objectivante sans ancrage subjectif », ce que Ricœur voyait en conséquence de la théorie barthésienne de la « mort de l'auteur ».

- 7 Même si leur biographie et leur formation intellectuelle les séparaient dès le début jusqu'à l'accomplissement de leur carrière, et malgré l'usage de langages critiques différents et le recours à des formes conceptuelles parfois très divergentes, Barthes et Ricœur avaient en commun plus que ce que ne laissent imaginer les prises de distance de ce dernier, et cela surtout dans l'évolution du parcours intellectuel de Barthes, qui trouve son originalité dans l'écart vis-à-vis de l'orthodoxie structuraliste qu'il marque avec des ouvrages capitaux comme *S/Z* et *L'Empire des signes* (1970), *Le Plaisir du texte* (1973) et *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975).

Contre la « clôture » : le texte comme discours

- 8 1966 est une année significative pour Barthes, notamment grâce à la rencontre avec Julia Kristeva, qui lui propose la lecture des essais d'Émile Benveniste recueillis dans *Problèmes de linguistique générale*. L'admiration de Barthes est subite et non passagère : il en retient notamment la notion d'« instance du discours », grâce à laquelle « Benveniste fonde linguistiquement, c'est-à-dire scientifiquement, l'identité du sujet et du langage »²¹. Dix ans après la parution de son premier compte rendu, et après lui avoir consacré un deuxième article en 1974²², Barthes affirme que c'est Benveniste « le linguiste pour lequel j'ai une sympathie profonde », admettant une influence qui dépasse celle exercée par Saussure et Jakobson²³.
- 9 Benveniste lui transmet surtout le concept de « discours » de locuteur et d'énonciation, lorsque Barthes s'éloigne de toute notion abstraite de « Langue » : « le texte ne peut plus coïncider exactement (ou de droit) avec les unités linguistiques ou rhétoriques reconnues jusqu'ici par les sciences du langage, et dont le découpage impliquait toujours l'idée d'une structure finie »²⁴. Cette formulation théorique renvoie à la nouvelle démarche analytique pratiquée dès *S/Z* : « Innombrables sont les récits du monde » avait été la justification pour la fixation de structures abstraites et communes à tout texte narratif²⁵, mais maintenant « il s'agit, contre toute indifférence, d'affirmer l'être de la pluralité, [...]. Il faut à la fois dégager le texte de son extérieur et de sa totalité »²⁶. Chaque texte a désormais sa propre science immanente, pour qu'on puisse dégager une partie de ses innombrables niveaux de sens.
- 10 En dénonçant le risque de clôture en système, Barthes touche ainsi à l'argument principal de la polémique lancée par Paul Ricœur contre le structuralisme, à savoir le principe de la « clôture du texte », auquel Ricœur oppose également l'approche sémantique de Benveniste. Même si cette opposition va dans une direction différente et en dernière analyse irréconciliable avec celle de Barthes, les points d'intersection entre les deux démarches sont néanmoins remarquables. Dans leurs réponses respectives aux problèmes de la « clôture du texte », les parcours de Barthes et Ricœur se croisent autour de trois sujets : la place du lecteur, la question de la référence et la productivité du langage.

A) La place du lecteur

- 11 La lecture représente pour Ricœur l'évidence majeure de l'ouverture du langage vers le monde. Le texte fonctionne en tant qu'intermédiaire entre une réalité d'où le texte surgit – l'émetteur du message – et celle du destinataire, à savoir le lecteur : « si la lecture est possible, c'est bien parce que le texte n'est pas fermé sur lui-même, mais ouvert sur autre chose ; lire, c'est, en toute hypothèse, enchaîner un discours nouveau au discours du texte »²⁷. Le modèle de la communication par le texte est une réélaboration du concept de discours théorisé par Benveniste, émergeant de la rencontre entre deux sujets locuteurs. Ricœur souligne particulièrement le rôle actif du lecteur dans le processus de la communication : « Le texte [...] a maintenant une signification, c'est-à-dire une effectuation dans le discours propre du sujet lisant ».²⁸ C'est donc au niveau de la « refiguration » de l'expérience encodée par le texte, que la lecture est retenue par Ricœur comme achevant la formation du sens.
- 12 La visée de Barthes par rapport à l'écriture est diamétralement opposée à celle de Ricœur, laquelle est fondée sur l'échange communicatif ; selon Barthes, au contraire : « l'écriture n'est nullement un instrument de communication »²⁹. En conséquence de ce postulat, la lecture n'apparaît donc pas comme réception passive d'un message, mais comme travail autonome qui se fait au dépens de l'auteur : « nous savons que, pour rendre à l'écriture son avenir, il faut renverser le mythe : la naissance du lecteur doit se payer de la mort de l'Auteur »³⁰. Barthes reconnaît ainsi des « lectures vivantes (produisant un texte intérieur, homogène à une écriture virtuelle du lecteur) »³¹, espace de liberté donc, de pertinence exclusive de la subjectivité individuelle, car « lecture du sujet que je suis, que je crois être »³². Si donc Barthes et Ricœur partagent une idée du lecteur comme instance active du discours, chez Ricœur, cette activité est relative à un processus objectif de production de sens univoque. Chez Barthes, par contre, « le lecteur est pris dans un renversement dialectique : finalement, il ne décode pas, il sur-code ; il ne déchiffre pas, il produit »³³.

B) Référence, dénotation, image

- 13 Chez Ricœur, l'ouverture du texte au lecteur se rattache à la question plus vaste de la « référence » : « Ce qui est à *comprendre* dans un texte n'est pas ce que "l'auteur a voulu dire", en essayant de "revivre" les intentions présumées de celui-ci, mais ce que porte le "monde du texte" [...] comme proposition de monde »³⁴.
- 14 Le philosophe semble se rapprocher de Barthes et de sa thèse de la « mort de l'auteur », lorsqu'il accueille la possibilité qu'une texte puisse dire plus que ce que son auteur a voulu dire ; du même coup, il marque aussi sa différence lorsqu'il met en avant la nature mimétique du signe, dont Barthes veut justement libérer le langage. Ricœur impose cependant des distinctions significatives au sein de la fonction référentielle : « De la même manière que le texte libère sa signification de la tutelle de l'intention mentale, il libère sa référence des limites de la référence ostensive »³⁵. Dans la mesure où l'image du monde du texte écrit possède son autonomie par rapport à la personne de l'auteur, son modèle de référence n'est plus celui de la dénotation simple, telle qu'elle se vérifie dans la communication directe. En dirigeant son attention vers le modèle de référence des fictions littéraires, Ricœur reconnaît ainsi différents degrés de la référence : « l'œuvre littéraire ne déploie un monde que sous la condition que soit suspendue la référence du

discours descriptif [...] : dans l'œuvre littéraire, le discours déploie sa dénotation comme une dénotation de second rang »³⁶. De telle manière, « je puis appréhender la tristesse d'un tableau sans être rendu triste par lui »³⁷. Cette suspension de la référence primaire, impliquée par l'écart entre discours poétique et langage ordinaire, marque également le concept de la *Mimésis* : « Il faut donc soigneusement démanteler le préjugé selon lequel représenter c'est imiter par ressemblance »³⁸. C'est donc en tant que « redescription » et non en tant que « copie » du réel que « la *mimesis* est le nom de la "référence métaphorique" »³⁹. Après avoir subordonné la perspective sémiotique des signes au travail sémantique que le langage accomplit dans chaque construction de sens, Ricœur se tient à l'écart de toute correspondance simple entre les paroles et les choses, s'intéressant à la métaphore en tant que démarche inventive du langage.

- 15 Chez Barthes, l'attention portée au « pluriel » du signe linguistique n'exclut pas sa fonction dénotative, même si elle ne joue pas le rôle primaire de fondement linguistique attribué par Ricœur : « elle n'est finalement que la *dernière* des connotations [...] : une phrase, quelque sens qu'elle libère, postérieurement, semble-t-il, à son énoncé, n'a-t-elle pas l'air de nous dire quelque chose de simple, de littéral, de primitif : de *vrai*, par rapport à quoi tout le reste (qui vient *après*, *au-dessus*) est littérature ? »⁴⁰. Du même coup, Barthes abolit la distinction entre connotation et dénotation dans le discours littéraire, ce qui est aussi la caractéristique principale de la « référence au deuxième degré » du langage métaphorique selon Ricœur. À une différence près : la fonction symbolique chez Barthes agit, d'une façon générale, au niveau de l'« imaginaire », « ce registre du sujet où il colle à une image, dans un mouvement d'identification et où il s'appuie notamment sur la coalescence du signifiant et du signifié. On retrouve ici le thème de la représentation, de la figuration, de l'homogénéité des images et des modèles »⁴¹. On est donc aux antipodes de cette « intention réaliste » propre à la « vérité métaphorique »⁴² selon Ricœur : comme la lecture, la dénotation est valorisée chez Barthes à condition qu'elle soit rattachée à l'appréhension affective, et donc connotative, des images.

C) La productivité du langage

- 16 C'est par le concept de « signifiante » que Barthes oppose sa démarche à toute clôture des textes en « structures finies » : « il devient nécessaire de bien distinguer la signification, qui appartient au plan du produit, de l'énoncé, de la communication, et le travail signifiant, qui, lui, appartient au plan de la production, de l'énonciation, de la symbolisation »⁴³. Ce travail avait été spécialement mis en œuvre dans *S/Z*, où la lecture multiplanaire de *Sarrasine* se constitue en tentative « de remonter les veinules du sens, de ne laisser aucun lieu du signifiant sans y pressentir le code ou les codes dont ce lieu est peut-être le départ (ou l'arrivée) »⁴⁴. Chaque signe, phrase ou fragment d'écriture, peut être le lieu où plusieurs langages se manifestent à la fois. Le travail de la signifiante méconnaît donc toute barrière de code, de forme et de genre, les œuvres étant « des productions perpétuelles, des *énonciations* à travers lesquelles le sujet continue à se débattre »⁴⁵. Encore une fois, le sujet lecteur/scripteur constitue la seule instance du discours qui peut contenir la pluralité signifiante de toute énonciation possible : « Ce "moi" qui s'approche du texte est déjà lui-même une pluralité d'autres textes, de codes infinis »⁴⁶.
- 17 La productivité sémantique à travers l'infraction des codes habituels est traitée par Ricœur comme un aspect majeur de la « métaphore vive » : celle-ci relève d'une « méprise

catégoriale »⁴⁷ des concepts et d'une « dissymétrie dans la convenance »⁴⁸. Si chez Barthes la production sémantique se caractérise par l'accumulation signifiante et la multiplication des codes, Ricœur remarque par contre que « dans le discours métaphorique de la poésie la puissance référentielle est jointe à l'éclipse de la référence ordinaire »⁴⁹. Structurée comme progression dialectique, la production métaphorique a son moment négatif dans le « contraste d'un sens littéral qui, en position de prédicat, offense la pertinence sémantique »⁵⁰. En prenant un détour différent par rapport à Barthes, Ricœur parvient ainsi à des conclusions similaires en ce qui concerne le refus de toute fixation du langage en système clos :

Pour ma part, j'incline à voir l'univers du discours comme un univers dynamisé par un jeu d'attractions et de répulsions qui ne cessent de mettre en position d'interaction et d'intersection des mouvances dont les foyers organisateurs sont décentrés les uns par rapport aux autres, sans que jamais ce jeu trouve le repos dans un savoir absolu qui en résorberait les tensions.⁵¹

Structures de l'événement

- 18 À chaque moment de leur comparaison, les réponses de Barthes et Ricœur au problème de la clôture du texte semblent répéter la divergence dogmatique rencontrée lors de leur seule discussion directe. On dirait donc un axe horizontal, celui décrit par la démarche de Barthes, lorsqu'il s'agit d'abolir toute contradiction, à partir de celle entre sujet et objet, et de briser toute barrière de code, de fonction et de sujet, sans sortir de la réalité étroitement linguistique. Ricœur, quant à lui, maintient les distinctions traditionnelles entre les différents genres de discours – littéraire, poétique, narratif, etc. – en établissant par contre des hiérarchies entre systèmes différents – notamment, en subordonnant le « monde du texte » au plan de la référence –, dans une tension dialectique qui subordonne la théorie du langage aux questions philosophiques du savoir et de la vérité. Or, ces deux perspectives irréconciliables agissent essentiellement à deux niveaux, qu'on peut lire à travers l'influence commune exercée par la théorie de Benveniste. La catégorie de « discours » offre en effet à Barthes et à Ricœur deux sorties différentes de la « Langue » comme système clos de signes : le discours est soit considéré du côté du sujet « lecteur/scripteur » en tant qu'instance « productive », dans le cas de Barthes, soit du côté de la signification, interprétée par Ricœur comme processus objectif et dialectique, reliant l'« être » avec le « dire ». Dans les deux cas, la langue est regardée dans sa pratique et comme « événement » plutôt que comme système clos de relations. Il s'agit finalement de reconduire les différences rencontrées au niveau de la lecture, de la référence et de la « signifiante », à la manière dont le langage se constitue en événement.

A) Figures de la suspension

- 19 Malgré le peu de déclarations explicites de Barthes au sujet d'une possible structure de l'événement dans sa réalité extra-linguistique, un certain consensus est venu s'établir entre ses commentateurs autour de la dernière phase de son travail : à propos du « moi », de plus en plus présent au cours des années 1970, John Gratton indique que « Ce sujet tend à se configurer comme phénoménologique (comme quelqu'un qui perçoit) »⁵² ; Michael Sheringham parle également de « tournant phénoménologique » relativement à la « dernière décennie du parcours intellectuel de Barthes »⁵³ ; à propos de la notion de « romanesque », centrale pour la recherche de Barthes dans cette période, Marielle Macé

la classifie comme « notion existentielle, presque phénoménologique [...] ; c'est un système de perception avant d'être une modélisation de l'écriture »⁵⁴. Éric Marty en arrive à ranger la démarche du « dernier Barthes » dans le champ extra-linguistique, telle une « ontologie concrète de la phénoménologie »⁵⁵. Ces commentaires contrastent avec les affirmations de Barthes que nous avons considérées jusque-là : son intérêt pour les phénomènes en tant que tels est conditionné en fait par l'irruption d'événements qui le bouleversent – la mort de sa mère, advenue en 1977 – et par un rapprochement progressif de l'écriture fictionnelle, qui se manifeste par l'hybridation de son style et aboutit au projet de roman *Vita Nova*⁵⁶.

- 20 La lecture de Benveniste avait déjà poussé Barthes à mettre le langage en relation avec un sujet concrètement situé dans des contextes déterminés⁵⁷. De manière plus radicale, il en vient à affirmer qu'« on ne peut, en droit, restreindre le concept de “texte” à l'écrit (à la littérature). [...] Pour étendre sans limite la considération de la signifiante, il suffit en somme [...] de “se placer devant l'extérieur, non comme devant un spectacle [...], mais comme devant un texte” »⁵⁸. Cette « ouverture », qui tend à rétablir la dialectique entre l'intérieur du sujet et l'extérieur des choses sans sortir de la réalité linguistique, se trouve également mise en relation avec la prolifération des signifiants expérimentée dans *S/Z* : « “Tout signifie” renvoie ainsi à cette idée simple, mais essentielle, que le texte [...] se trouve immergé de part en part dans une sorte d'intersens infini, qui s'étend entre la langue et le monde »⁵⁹.
- 21 L'expérience de lecture de *S/Z* trouve son complément dans cette « lecture de l'expérience » qu'est *L'Empire des signes* (1970), où l'écriture se trouve métaphorisée par la forme de l'événement que Barthes expérimente dans ses voyages au Japon : « L'écriture est en somme, à sa manière, un *satori* : le *satori* (l'événement Zen) est un séisme plus ou moins fort (nullement solennel) qui fait vaciller la connaissance, le sujet : il opère un *vide de parole* »⁶⁰. La notion de « signe vide » revient tout au long du texte : c'est la marque de cette « suspension totale » des valeurs, savoirs et habitudes impliquées dans ce voyage en Orient, dont l'idée signifie « la possibilité d'une différence, d'une mutation, d'une révolution dans la propriété des systèmes symboliques »⁶¹. Le haïku, la forme littéraire de la pensée Zen, opère une « exemption du sens »⁶², lorsqu'il « n'ex-prime pas, mais simplement fait exister »⁶³, se limitant à témoigner d'« un pli léger dont est pincée, d'un coup preste, la page de la vie, la soie du langage »⁶⁴. Ce qu'il faut retenir de ce passage, c'est la définition de l'incident comme « pli » dans « le tissu des jours », quelque chose qui attire spontanément l'attention du sujet, non pas en ouvrant un sens, mais avec la force de la seule évidence.
- 22 Après *L'Empire des signes*, les figures de la suspension se multiplient : celle-ci revient sous le nom d'« incident », comme le « degré zéro de la notation, juste ce qu'il faut pour pouvoir écrire quelque chose »⁶⁵. Barthes emprunte directement au vocabulaire phénoménologique en l'associant à l'idée de « plaisir » : « Ne jamais assez dire la force de *suspension* du plaisir : c'est une véritable *époché*, un arrêt qui fige au loin toutes les valeurs admises (admises par soi-même) »⁶⁶. Toujours dans cette constellation de la suspension des horizons d'attentes habituelles du sujet, c'est aussi l'« atopie » jouée contre l'assignement « à un lieu (intellectuel), à une résidence de caste (sinon de classe) »⁶⁷. C'est donc finalement le discours pris dans son inchoativité dans les *Fragments d'un discours amoureux*, où les morceaux de texte recueillis sont coupés et suspendus, tels « le geste du corps saisi en action, et non pas contemplé au repos : [...] ce qu'il est possible d'immobiliser du corps tendu »⁶⁸. La suspension de toute tension ou finalité, réalisée au

niveau de la signification permet « une nouvelle appréhension de la subjectivité qui ne sépare jamais la conscience et le corps, la conscience et le monde »⁶⁹. On peut donc comparer cette disponibilité qui ne va pas sans une passivité féconde, où les sensations éprouvées par le sujet atteignent pleinement le statut de « signifiant » à la condition du sujet qui « fait l'expérience » comme « rencontre susceptible de dé-couvrir quelque chose de nouveau », qui « met d'autre part en question ce qui s'est constitué comme acquis au terme d'un processus cumulatif. L'expérience en ce sens est plutôt "ce qui nous arrive" de manière imprévisible »⁷⁰.

B) Le modèle de l'action

- 23 La suspension phénoménologique est aussi transposée dans le domaine linguistique chez Ricœur, comme « *epoché* du rapport référentiel [...] qui rend possible le fonctionnement iconique du *sense* et des *sensa* »⁷¹ ; l'image métaphorique prend donc le dessus par rapport aux significations habituelles et aux abstractions conceptuelles du langage. L'*epoché* représente ici la transition de la référence au premier degré à celle propre de la « vérité métaphorique », et pour cette raison elle s'apparente à la « suspension volontaire de l'incrédulité » théorisée par Coleridge comme condition nécessaire de la lecture poétique, comme passage d'un monde à l'autre : « l'*epoché* de la réalité naturelle est la condition pour que la poésie développe un monde à partir de l'état d'âme que le poète articule »⁷². Par conséquent, cette suspension ne correspond pas au « neutre » qui caractérise les rencontres fortuites du sujet barthésien avec la réalité du langage. Dépourvue de contenu et de forme propres, l'*epoché* chez Ricœur n'est qu'une pause nécessaire dans le mouvement des anciens aux nouveaux champs sémantiques, entraîné par les tensions qui existent déjà entre les différents plans de la signification :

[l]e transfert d'un champ référentiel à l'autre suppose que ce champ soit déjà en quelque sorte présent, de manière inarticulée, et qu'il exerce une attraction sur le sens déjà constitué pour l'arracher à son ancrage premier. [...] cela ne serait pas possible si la signification était une forme stable. Son caractère dynamique, directionnel, vecteuriel, conspire avec la visée sémantique qui cherche à remplir son intention.⁷³

- 24 Finalement, la pluralité sémantique est pour Ricœur entraînée par cette force verticale de la « véhémence ontologique » à l'origine des « déplacements » de sens : ce transfert est pour Ricœur le résultat d'une force d'attraction exercée par un être qui n'a pas encore été articulé par le langage et qui veut cependant « être dit ». Cette conclusion sur le langage métaphorique est marquée à son tour par une série de métaphores : « direction », « visée » et « intention » appartiennent à la constellation de termes qu'il associe au « discours de l'action »⁷⁴. En disant que « le référent est constitué par l'action humaine qui, par son cours de motivation, présente une affinité certaine avec la structure du récit »⁷⁵, Ricœur n'abandonne pas simplement le terrain de la métaphore pour celui de la narration : comme il l'expliquera au début de *Temps et récit*, le récit rentre dans le domaine discursif de la métaphore⁷⁶, d'autant plus que cette dernière n'agit plus seulement au niveau des mots singuliers, comme dans l'ancienne rhétorique des tropes, mais devient « stratégie de discours qui, en préservant et en développant la puissance créatrice du langage, préserve et développe le pouvoir *heuristique* déployé par la *fiction* »⁷⁷. Dans ce passage de la référence au premier degré de la communication à la redescription métaphorique agissant au niveau de la lecture, de la dénotation et de la productivité linguistique, on assiste à un renversement : l'action, qui trouvait d'abord son modèle

explicatif dans l'analyse des textes⁷⁸, constitue finalement la structure de l'événement transposé en fiction.

Conclusions

- 25 Nous sommes partis du constat d'un véritable « conflit des interprétations », qui sépare apparemment les pensées et les démarches théoriques de Barthes et de Ricœur, sans aucune possibilité de médiation. Nous avons ensuite pu constater que les deux auteurs ont tendance à sortir de leurs « champs » respectifs lorsqu'ils cherchent une solution à la fois linguistique et phénoménologique au problème de la référence. Toute la démarche théorique de Ricœur a finalement son centre dans les structures objectives de l'action, le terrain où, comme le suggère Domenico Jervolino, le « moment structural » s'intègre à la démarche herméneutique : « Le sens de l'action doit être recherché non dans l'extérieur, dans un savoir qui se superpose à l'action, mais il doit être lu et déchiffré dans son propre texte »⁷⁹. On peut se demander si cette intégration des niveaux référentiel et poétique du langage chez Ricœur permet un rapprochement avec la phénoménologie telle que l'entend Barthes. On a vu que l'évolution théorique de celui-ci à partir de 1966 tend à la transformation progressive de la sémiotique textuelle en une herméneutique de la vie affective, structurée phénoménologiquement autour des unités temporelles nucléaires – *satori*, incidents, fragments, instantané photographique – jusqu'au « romanesque », compris comme forme originaire de l'expérience, « ce qui s'offre dans la surprise de la “première fois” »⁸⁰. Dans les derniers ouvrages de Barthes, l'analyticité que lui reprochait Ricœur est au service de cette « dominance de sens », de ce côté synthétique du langage auquel se consacre l'herméneutique : le point de vue de l'amoureux s'intéresse ainsi globalement à la construction de sens, au contenu et à sa réalité émotive : « je m'installe douloureusement dans la substance même du message [...], j'écoute *complètement*, en état de conscience totale »⁸¹. De même, dans ses recherches sur la photographie, le sujet se trouve impliqué à la première personne – « Me voici donc moi-même mesure du “savoir” photographique »⁸² – et l'image devient « médiation qui me conduisait vers une identité essentielle »⁸³ et « vérité du visage que j'avais aimé »⁸⁴. Le dépassement des différences dogmatiques n'aboutit cependant pas à la similitude, mais révèle plutôt la dialectique entre les instants pleins de l'expérience immédiate, qui sont au centre de la dimension affective de Barthes, et l'action, dispositif cognitif et structure rationnelle, ayant sa dimension non pas dans des instants « irréductibles », strictement individuels, mais dans la succession temporelle, qui seule permet à la subjectivité de s'objectiver en identité narrative.

NOTES

1. P. Ricœur, *Réflexion faite : autobiographie intellectuelle*, Paris, Esprit, « Philosophie », 1995, p. 51.
2. Id., « La question du sujet : le défi de la sémiologie », dans *Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, Paris, Seuil, « L'Ordre philosophique », 1969, p. 234.

3. Ibid., p. 242.
4. J. Michel, *Paul Ricœur. Une philosophie de l'agir humain*, Paris, Cerf, « Passages », 2006, p. 158-159.
5. P. Ricœur, *Réflexion faite*, cit., p. 61.
6. T. Samoyault, *Roland Barthes*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2015, p. 339.
7. R. Barthes, *Œuvres complètes*, nouv. éd. revue, corrigée et présentée par É. Marty, Paris, Seuil. Dorénavant, toutes les références à cette édition seront abrégées en OC I, II, III, IV, V.
8. Id., « L'analyse structurale du récit à propos d'Actes X-XI », in X. Léon-Dufour (dir.), *Exégèse et herméneutique*, Paris, Seuil, « Parole de Dieu », 1971, p. 188.
9. Barthes s'y réfère de manière explicite au cours de son intervention : « je viens de travailler assez longuement une nouvelle de Balzac », ibid., p. 191.
10. Ibid., p. 254.
11. Ibidem.
12. Ibid., p. 261.
13. Ibid., p. 265.
14. F. Dosse, *Paul Ricœur. Le sens d'une vie : 1913-2005*, édition revue et augmentée, Paris, La Découverte, « Sciences humaines et sociales », 2008, p. 279-280.
15. Ibid., p. 318.
16. P. Ricœur, « Structure et herméneutique » dans *La Pensée sauvage et le structuralisme*, *Esprit*, 322, novembre 1963, p. 596-653, p. 653
17. Voir notamment Id., « La structure, le mot, l'événement », *Esprit*, 360, mai 1967.
18. Id., *Réflexion faite : autobiographie intellectuelle*, cit., p. 38.
19. R. Barthes, « De la science à la littérature » [1967], OC II, p. 1267.
20. T. Samoyault, *op. cit.*, p. 362.
21. R. Barthes, « La situation du linguiste » [1966], OC II, p.p. 816.
22. Id., « Pourquoi j'aime Benveniste » [1974], OC IV, p. 513-516.
23. Id., « Vingt mots-clés pour Roland Barthes » [1975], OC IV, p. 858.
24. Id., « Texte (théorie du) » [1973], OC IV, 452.
25. Voir aussi Id., « Les suites des actions » [1971], OC III, p. 962-972.
26. Id., *S/Z* [1970], OC III, p. 123.
27. « Qu'est-ce qu'un texte ? » [1970], dans P. Ricœur, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986, p. 152.
28. Ibid., p. 153.
29. R. Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture* [1953], OC I, p. 183.
30. R. Barthes, « La mort de l'auteur », cit., p. 45.
31. Id., « Pour une théorie de la lecture » [1972], OC IV, p. 172.
32. Id., « Sur la lecture » [1976], OC IV, p. 927.
33. Ibid., p. 935.
34. P. Ricœur, « Qu'est ce qu'un texte ? » [1970], cit., p. 139.
35. « Le modèle du texte : l'action sensée considérée comme un texte » [1971], dans P. Ricœur, *Du texte à l'action*, cit., p. 188.
36. Id., *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975, « L'ordre philosophique », p. 279.
37. Ibid., p. 300.
38. Ibid., 292.
39. Ibid., p. 308.
40. R. Barthes, *S/Z*, cit., p. 126.
41. Id., « Vingt mots-clés pour Roland Barthes », cit., p. 854.
42. P. Ricœur, *La Métaphore vive*, cit., p. 311.
43. R. Barthes, « Texte (théorie du) », cit., p. 449-450.
44. Id., *S/Z*, cit., p. 128.
45. Id., « Texte (théorie du) », cit., p. 455.

46. Id., *S/Z*, cit., p. 126.
47. P. Ricœur, *La Métaphore vive*, cit., p. 290.
48. Ibid., p. 298.
49. Ibid., p. 301.
50. Ibid., p. 368.
51. Ibid., p. 382.
52. J. Gratton, « The Poetics of the Barthesian Incident : Fragments of an Experiencing Subject », in *Nottingham French Studies, Roland Barthes*, vol. 36, 1, printemps 1997, p. 66.
53. M. Sheringam, « “Ce qui tombe comme une feuille sur le tapis de la vie” : Barthes et le quotidien », in M. Macé, A. Gefen (dir.), *Barthes, au lieu du roman*, Desjonquères/Nota bene, Paris-Québec 2002, p. 155.
54. M. Macé, « Barthes romanesque », ibid., p. 175-176.
55. É. Marty, « Présentation », OC V, p. 13.
56. Voir à ce propos l'étude de G. M. Gallerani, *Roland Barthes e la tentazione del romanzo*, Milan, Morellini, « Tracciati », 2013.
57. « Les exigences nouvelles de la sémantique [...] amènent à mettre de plus en plus au premier plan la notion de contexte ou de situation » (R. Barthes, « La linguistique du discours » [1970], OC III, p. 611).
58. Id., « Texte (théorie du) », cit., p. 454.
59. Id., « Sur *S/Z* et *L'Empire des signes* » [1971], OC III, p. 660.
60. Id., *L'Empire des signes* [1970], ibid., p. 352.
61. Ibid., p. 351.
62. Ibid., p. 407.
63. Ibid., p. 413.
64. Ibid., p. 410.
65. Id., « Pierre Loti : *Aziyadé* » [1972], OC IV, p. 109.
66. Id., *Le Plaisir du texte* [1973], OC IV, p. 260.
67. Id., *Roland Barthes par Roland Barthes* [1975], OC IV, p. 629.
68. Id., *Fragments d'un discours amoureux* [1977], OC V, p. 29.
69. C. Coste, *Bêtise de Barthes*, Paris, Klincksieck, « Hourvari », 2011, p. 44.
70. F. Gros, « L'idée d'expérience en philosophie : de l'épistémologie à l'éthique, le travail de la vérité », dans Françoise Bort (dir.), *L'Expérience I*, Paris, Michel Houdiard, 2012, p. 10.
71. P. Ricœur, *La Métaphore vive*, cit., p. 284.
72. Ibid., p. 289.
73. Ibid., p. 379.
74. « Ce sera la tâche de l'analyse conceptuelle d'élaborer les notions premières ou catégories sans lesquelles on ne pourrait donner à l'action son sens d'action. Ainsi les concepts d'intention, de but, de raison d'agir, de motif, de désir, de préférence, de choix, d'agent, de responsabilité. » (Id., « Le discours de l'action », in D. Tiffeneau (dir.), *La sémantique de l'action*, Paris, CNRS Éditions, 1977. Nous utilisons ici la version intégrale disponible à l'adresse <http://www.fondsriceur.fr/uploads/medias/doc/cours/le-discours-de-l-action-in-semantique-de-l-action-premier-et-deuxieme-chapitre.pdf>, p. 2).
75. Ibid., p. 308.
76. « La fonction mimétique du récit pose un problème exactement parallèle à celui de la référence métaphorique. Elle n'est même qu'une application particulière de cette dernière à la sphère de l'agir humain. » (Id., *Temps et récit I. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983 coll. « Points essais », p. 12).
77. Id., *La Métaphore vive*, cit., p. 10.
78. Id., « Le modèle du texte : l'action sensée considérée comme un texte », cit.

79. D. Jervolino, « Herméneutique de la praxis et éthique de la libération », dans *Paul Ricœur. Les métamorphoses de la raison herméneutique*, J. Greisch, R. Kearney (dir.), Paris, Cerf, 1991, p. 228.
80. R. Barthes, « Vingt mots-clés pour Roland Barthes », cit., p. 875.
81. Id., *Fragments d'un discours amoureux*, cit., p. 249.
82. Id., *La Chambre claire* [1980], OC V, p. 795.
83. Ibid., p. 843.
84. Ibid., p. 844.
-

RÉSUMÉS

Situés sur des positions différentes et apparemment irréconciliables de la scène intellectuelle française des années 1960, Barthes et Ricœur développent parallèlement un discours critique qui relie la subjectivité, le langage et l'appréhension sensible du réel. L'article vise à montrer les raisons historiques d'un dialogue raté, certaines analogies importantes entre deux démarches de la pensée aussi différentes, ainsi que le développement de questions théoriques à la fois opposées et co-impliquées : le « discours de l'action » et « l'identité narrative » chez Ricœur, « l'incident » et « le romanesque » en tant que formes de la perception préalables à l'écriture chez Barthes.

INDEX

Mots-clés : Ricœur (Paul), Barthes (Roland), action, discours, expérience, romanesque